

ses paroles avaient une teinte de mélancolie que je ne lui avais pas encore connue.

— Je serais tenté de croire, me disait-il, que dans la vie la réflexion n'arrive que comme un dernier malheur. Jusqu'à présent je n'ai pas été de ceux qui pensent que vieillir est déjà un mérite. A l'aurore de la vie, le rêve de l'amour balance ses illusions sur notre printemps. On porte à ses lèvres la coupe du plaisir, on croit à son éternelle durée ; mais l'âge arrive, dès lors tout se désenchanter et se flétrit. C'est une idée à laquelle il me faut m'habituer.

— Mais, mon prince, vous attachez trop d'importance à une contrariété : il faut la mettre sur le compte des exigences de la société.

— Non, non, je ne me fais pas illusion : tout m'avertit des années qui s'accumulent derrière moi. On ne me croit plus bon à rien. Jadis à Versailles, à Pétersbourg, on me consultait sur tout, sur les bals, sur les spectacles, les fêtes, maintenant on se passe de mon avis. Vous me direz que nul n'est prophète ; je n'ajoute pas le reste. Ce qui nuit à mes prophéties, c'est l'âge du prophète. Mais enfin quel est donc aujourd'hui le mérite de la jeunesse, pour que le monde lui prodigue ainsi toutes ses faveurs ? Jamais jusqu'à présent l'envie n'avait approché de mon cœur...

— Je le crois, mon prince. Qui donc possède comme vous l'art de plaire, uni aux avantages de l'expérience et de la raison ?

— Il ne faut pas tant avoir raison pour plaire. Alors il revint sur sa vie passée, par ce sentiment de plaisir mélancolique que nous trouvons à retourner vers notre passé, alors même qu'il est entouré d'épines. A plus forte raison, combien devait-il se plaire dans cette sorte d'évocation de sa vie, lut qui ne l'avait jamais vue que parée de gloire et de plaisir.

— J'ai été passionné pour l'art de la guerre, ajouta-t-il, et je puis dire que depuis le jour que j'entrai dans le régiment des dragons de Ligne, j'ai gagné tous mes grades à la pointe de mon épée. J'ai fait de cette science l'occupation de toute ma vie. Mes travaux m'ont valu quelques nobles amitiés. Soldat ou général, j'ai fait mon devoir.

— L'histoire, mon prince, n'oubliera ni la bataille de Maxen, ni la prise de Belgrade, ni la part glorieuse que vous y avez prise, ni votre brillante réception à Versailles, quand Marie-Thé-

rese vous y envoya pour en porter la nouvelle.

— Ohé oui ! voilà des souvenirs qu'on ne peut m'enlever et dans lesquels je veux vivre exclusivement. Quand le corps menace ruine, la mémoire seule soutient l'édifice, et vient vous avertir que vous existez encore... Jusqu'au dernier moment je serai fier, comme compensation aux vicissitudes avec des hommes sur qui les yeux du monde ont été long-temps fixés. Je l'avoue, j'ai toujours aimé la gloire : l'indifférence pour elle ne peut être que jouée. Eh bien ! tous les jours je reconnais le vide de ce qu'on est convenu d'appeler la célébrité.

— Comment, mon prince, est-ce vous qui parlez ainsi, vous qui êtes ici l'objet des hommages et de l'admiration universelle ?

— Mon enfant, quel est ce vain bruit de renommée pour lequel l'homme se passionne ? Demain peut-être il se confondra avec le bruit de l'airain annonçant qu'il n'est plus.

Enfin il se mit à me parler des deux moments qu'il avait dus à l'amour.

— Et moi aussi j'ai passé par cette époque délicieuse de la vie où la jeunesse s'enivre de toutes sortes de promesses flatteuses que l'âge mûr tient si rarement, et sur lesquelles vient souffler la vieillesse. Les jours ont alors la rapidité des instants, et les instants la valeur des siècles. Heureux celui qui sait les mettre à profit ! Après tout, l'homme arrive à la tombe comme le distrait à la porte de sa maison. Me voici à la porte de la mienne. Bonsoir, mon enfant ; vous qui commencez votre carrière, employez encore mieux vos moments : les plus tristes sont comptés par le sort comme les plus heureux.

Et je quittai cet excellent prince, cet homme extraordinaire, qui n'avait peut-être d'autre faiblesse que de ne pas assujettir ses goûts à son âge, et de vouloir lutter contre cet athlète invincible que nul n'avait encore vaincu. Hélas ! il croyait à la fable d'Anacréon, dont les amours couronnaient de roses les cheveux blanchis par quatre-vingt-hivers.

Ce rendez-vous d'amour du prince de Ligne devait être le dernier. Quand il parlait ainsi de sa tombe où l'homme arrive sans y songer, il était bien loin de croire qu'il eût déjà un pied dans la sienne. Depuis j'ai souvent réfléchi à cette tristesse dont toutes ses paroles portaient alors la teinte. J'ai cru y voir une sorte d'avertissement prophétique ; mais le prince de